

Guy de Maupassant

La politesse



Je ne voudrais point qu'on me crût assez fou pour prétendre ressusciter cette morte : la Politesse. Les miracles ne sont plus de notre temps et, pour toujours, je le crains bien, la politesse est enterrée côte à côte avec notre esprit légendaire. Mais je désire au moins faire l'autopsie de cette vieille urbanité française, si charmante, hélas ! et si oubliée déjà ; et pénétrer les causes secrètes, les influences mystérieuses qui ont pu faire du peuple le plus courtois du monde un des plus grossiers qui soient aujourd'hui.

Non pas que j'entende par politesse les formules d'obséquiosité qu'on rencontre encore assez souvent ; non pas que je regrette non plus les interminables révérences et les beaux saluts arrondis dont abusaient peut-être nos grands-parents. Je veux parler de cet art perdu d'être bien né, du confortable savoir-vivre qui rendait faciles, aimables, douces, les relations entre ces gens qu'on appelle du " monde ". C'était un art subtil, exquis, une espèce d'enveloppement de fine délicatesse autour des actes et des paroles. On naissait, je crois, un peu avec cela ; mais cela se perfectionnait aussi par l'éducation et par le commerce des hommes bien appris. Les discussions même étaient courtoises. Les querelles ne sentaient point l'écurie.

Et cependant l'ancien langage usuel était plus cru, plus chaud que le nôtre ; les mots vifs ne choquaient point nos aïeules elles-mêmes, qui aimaient les histoires gaillardes saupoudrées de sel gaulois. Si les gens qui s'indignent aujourd'hui contre la brutalité des romanciers usaient un peu les auteurs dont se délectaient nos grand'mères, ils auraient, certes, de quoi rougir.

Ce n'était donc pas dans la langue, c'était dans l'air même que flottait cette urbanité ; il y avait autour des mœurs comme une caresse de courtoisie charmante.

Cela n'empêchait rien ; mais, enfin, on était bien né.

Aujourd'hui nous semblons devenus une race de goujats.

Depuis quelque temps surtout, il me semble sentir vraiment une recrudescence de grossièreté. Nous y sommes d'ailleurs tellement accoutumés que nous n'y songeons plus guère. Je ne sais ce qu'ont dû penser tous les lecteurs de nos journaux, mais j'ai eu, quant à moi, le cœur soulevé de dégoût par la *période électorale*.

J'étais alors loin de Paris, et souvent des journaux locaux me sont tombés sous les yeux. On ne saurait croire quel vocabulaire poissard et honteux employaient ces feuilles ; quels tombereaux d'injures ordurières elles charriaient tous les matins pour en souiller leurs adversaires ; quelle absence de style et quelle surabondance de malpropretés on trouvait dans leurs colonnes. Les mots les plus grossiers semblaient avoir

perdu leur sens, tant on les employait à tout propos ; et il n'est certes pas un des candidats qui n'ait été traité de menteur, de voleur, d'infâme crapule, de polisson, de saltimbanque, de vendu, de crétin, etc., etc.

Personne, d'ailleurs, ne s'étonnait à la lecture de ces articles, comme s'il eût été tout naturel de salir au préalable les futurs représentants de la nation. Et voilà comment on apprend au peuple à respecter ses élus. Mais là n'est point la question.

Quelques jours plus tard, je traversais une autre contrée et j'y retrouvais la même langue dans les journaux des divers partis. Les hommes politiques opposés, ennemis honorables, étaient traités au moins d'exploiteurs, de menteurs, de calomniateurs et de corrupteurs ; sans compter des grossièretés plus directes encore.

Je me disais : « Ces mœurs sont odieuses ; mais nous sommes loin de Paris : on ne peut demander aux écrivains locaux de frapper par l'idée et non par le mot, de blesser leurs adversaires avec une phrase habile, perfide et polie, et non de le couvrir de fange. L'injure est toujours facile, mais l'ironie cinglante n'est pas donnée à tous ; l'esprit qui tue ne se rencontre plus guère. Par l'insulte on évite la discussion, on se dérobe à la réplique, et, quand on a affaire à des gens propres, on garde le dernier mot à la façon de Cambronne. » Mais voilà que je viens de parcourir la plupart des journaux parisiens parus à la même époque ! On reste confondu devant le langage d'assommoir employé par un grand nombre des soi-disant écrivains qui les rédigent.

Donc tout homme qui nourrira désormais le désir singulier, mais excusable, de représenter ses concitoyens à la Chambre des députés devra se résigner d'avance à être injurié à gueule-que-veux-tu, à être calomnié dans sa vie privée et dans sa vie publique, accusé de toutes les infamies et finalement soupçonné, sans aucun doute, d'avoir commis la plupart de ces gredineries, par un grand nombre d'électeurs stupides qui ont foi dans le papier à cinq, dix, ou quinze centimes, que leur apporte le facteur.

Je sais bien ce que répondront les partisans des régimes écroulés : « On savait vivre sous les monarchies ; on ne le sait plus sous la république. Us pays démocratiques sont mal élevés. » L'argument ne vaut guère ; j'en ai pour preuve que les feuilles de l'extrême droite sont tout aussi mal apprises que celles de l'extrême gauche. Les sentines où elles puisent leurs grossièretés sont bien les mêmes.

Or, si du journal politique on pénètre au Parlement on remarque bien vite que dans les discussions orageuses, les insolences, les expressions sentant les querelles de palefreniers partent autant de droite que de gauche, sinon plus. On donnait jadis aux grands orateurs le surnom Poétique de « Bouche-d'Or ». Quant à nos parleurs politiques, si un surnom peut leur aller, c'est celui de « Bouche-d'Égout ».

Donc, aujourd'hui, on est mal élevé, quoique bien né. L'habitude des salons, la fréquentation du monde ne donnent plus le savoir-vivre. Les causes de l'impolitesse générale viennent d'autre part que de la démocratisation du pays.

Mais là où il faut saisir les habitudes de vie d'un peuple, sa manière d'être habituelle, c'est dans la presse quotidienne, qui représente exactement la physionomie intime du pays. Or, la presse offre maintenant des exemples journaliers de la plus mauvaise éducation.

C'est à elle, au contraire, qu'il devrait appartenir de donner l'Exemple des formes les plus irréprochables, et cela par l'excellente raison que les journalistes ont pour métier de bien écrire !

On est écrivain de profession : cela veut dire qu'on ne doit ignorer aucun des secrets de cette dangereuse escrime de la polémique ; qu'on a entre les mains cette pierre qui peut frapper au front et abattre les plus grands : le mot, le mot qu'on jette avec la phrase, comme on lance un caillou avec la fronde ; qu'on sait toutes les ruses des attaques, les perfidies cachées sous les compliments, les allusions trompeuses comme les feintes ; qu'on jongle avec les difficultés de la langue comme un escamoteur avec des billes ; qu'on cingle enfin avec ce fouet dont Beaumarchais laissait à ses ennemis d'ineffaçables traces.

Mais dès qu'un monsieur d'un avis contraire au vôtre déclare son sentiment, on s'empresse de s'asseoir à sa table et d'écrire avec sérénité : « Un drôle, un polisson dont les antécédents nous sont inconnus et par conséquent suspects, mais que nous tenons, dans tous les cas, pour un misérable gredin, fils de banqueroutier sans doute et de drôlesse, etc. » Le monsieur ainsi traité envoie ses témoins à son contradicteur. On se bat pour *laver l'honneur*. L'un d'eux est blessé. L'incident est clos.

Pendant les deux siècles derniers, la Société, plus restreinte, triée, était fort instruite, pédante même. Hommes et femmes savaient leur Antiquité, et l'histoire universelle, et mille autres choses. On possédait le grec et le latin tout autant que le français ; on causait par citations, on folâtrait avec des réminiscences de poètes antiques.

Toutes les phrases étaient saupoudrées d'érudition, et ce savoir, cette littérature de la classe, qui seule

comptait, jetai sur les mœurs un vernis d'urbanité. Le reste de l'humanité n'existait pas.

Aujourd'hui, tout le monde compte. Tout le monde parle, discute, affirme ce qu'il ignore, prouve ce dont il ne doute point. On veut être tout, tout connaître, tout trancher. Nous ressemblons à des dos de volumes, avec des titres prétentieux, et dont l'intérieur n'est que de papier blanc. On sait tout sans rien apprendre, et cette façon de savoir rend naturellement grossier.

Cette manière d'être est tellement passée dans les mœurs, que nous nommons, pour nous gouverner, des hommes dont nous n'exigeons aucune garantie de connaissances spéciales, qui peuvent à leur aise ignorer notre histoire (ce qui serait fâcheux) autant que l'économie politique (ce qui serait regrettable).

Jetons un coup d'œil dans la presse. Est-ce que les écrivains de grand renom, les maîtres, ont parfois l'injure à la plume ? Les polémistes politiques comme M. Weiss, M. John Lemoine ou autres, ont-ils pour habitude de traiter leurs adversaires de polissons ou de voleurs ?

M. Renan, un des plus grossièrement insultés des écrivains modernes ; M. Littré, si souvent maltraité, ont-ils jamais répondu à leurs antagonistes par des gros mots ?

Je ne pense pas non plus que MM. Darwin, Herbert Spencer, Stuart Mill, et cent autres, mille autres de moindre valeur, se servent, dans leurs arguments, de l'ordure jetée à la face de leurs contradicteurs.

D'où je conclus que l'absence d'éducation vient principalement de l'absence d'instruction. On ne sait rien dans notre monde, ou presque rien. Les gens instruits sont bien élevés. C'est donc au livre, aux livres, à tous les livres, qu'il faudrait demander une nuance de cette ancienne courtoisie qui nous manque vraiment un peu trop.

(Le Gaulois, 11 octobre 1881)

